

## Saisir cela Ici...

Éric Trudel

---

Volume 36, numéro 4 (214), août 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32200ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Trudel, É. (1994). Saisir cela : ici.... *Liberté*, 36(4), 62–72.

ÉRIC TRUDEL

## SAISIR CELA

Ici...

*respirant l'air des paysages par le dessus  
et le rebord (...)*

*Antonin Artaud, lettre à Henri Parisot*

Il y a du mystère à se souvenir de l'enfance, de cet âge où l'on s'autorise de quelques menues choses pour aimer le monde. Assis en pente sur ses mains, l'enfant avait la tête penchée entre ses genoux ouverts et écoutait son esprit balancer comme une cloche. Timidement d'abord, du côté de sa cuisse droite qui s'inclinait vers la ville, puis, entraîné plus fort par une curiosité nouvelle, contre celle de gauche qui s'étirait à la chaleur. Le soleil au-dessus de sa tête projetait de l'ombre hors de ses épaules brûlantes pour l'écraser à plat entre ses deux pieds. Aucune voiture n'était encore passée devant lui et il savait bien qu'il n'en passerait pas avant quelques heures. La rue qui se terminait sur un rond-point, à quelques mètres de là, rendait la prédiction facile, elle était de celles où l'on arrive comme dans un port ; pas de passage, mais un arrêt assez long pour permettre le repos.

L'après-midi s'étira encore et durait, c'était possible de le croire, depuis plusieurs semaines, avec l'indifférence heureuse des vacances d'été. L'enfant se souleva un peu pour retirer ses mains engourdies et arracha quelques herbes qu'il avait remarquées entre la pierre tiède et l'asphalte. Quand il penchait la tête au plus bas jusqu'à approcher son regard tout près du sol, le monde se fermait d'un coup. De là, écarquillant les yeux sans y penser jusqu'à ce que la vision se brouille, il pouvait sans peine s'imaginer que la rue devant lui était une plage ou plutôt une simple rivière bordée sur son autre rive d'un trottoir identique à celui sur lequel il était assis. L'intense plaisir qu'il éprouvait à rester ainsi immobile lui venait de ce qu'il savait reconnaître autour de lui et en dedans. Cette odeur d'herbe coupée, par exemple, lui disait que tout se passait comme prévu, que cet été-là était aussi réel que tous les autres venus auparavant et qu'il avait le droit, lui, de prévoir d'identiques étés à venir. Innombrables, de semblables détails lui murmuraient sans cesse et tous ensemble, parfois confusément, des promesses de joie gratuite et miraculeuse, l'attirant chacun vers soi dans l'infini bonheur de la présence de la vie des hommes.

Il fit alors ce qu'il préférait : sans relever les yeux, il s'imagina la ville où il se trouvait, telle qu'elle était, haletante et étouffée sous l'air chaud. Sans prendre garde au vertige qui se formait lentement autour de lui, il revit d'abord la vallée tout entière, puis seulement la pente est, éclatante sous le soleil ou petite chute boueuse quand il pleuvait, telle qu'il pouvait la voir chaque jour en sortant de chez lui, et, enfin, les arbres et les toits masquant la rivière qui séparait la ville en son milieu. Il referma en esprit les deux pentes l'une contre l'autre et laissa tout glisser dans l'eau : le vertige qui venait de lui faire perdre l'équilibre le tira un moment hors de sa

rêverie. En se redressant, il pensa aux cloches qu'il avait entendues sonner plus tôt et cela lui fit voir l'école où il retournerait à la fin de l'été. Il se souvint qu'on en avait démoli l'aile la plus ancienne et s'inquiéta un peu du choc que lui avait causé l'agrandissement de la cour, un ciel nouveau et vide qui l'avait laissé désemparé.

Le soleil bas à l'horizon lui fit croire qu'on l'attendait à la maison et il partit trop vite sans regarder sa montre.

\*

On lui avait longtemps permis de jouer dans un grand boisé qui se trouvait derrière l'église et le presbytère. Il croyait alors qu'il était facile de s'y perdre et s'éloignait rarement de l'allée bordée de chênes qui le traversait de part en part. Il y allait aussi parfois le soir, mais jamais seul : on butait trop souvent sur de vieilles pierres tombales aux inscriptions à moitié effacées, probablement destinées à rappeler le souvenir de quelque prêtre inhumé là, mais évoquant pour lui des colères qu'il ne comprenait pas. Le boisé n'existait plus : on y avait maintenant construit de nouveaux immeubles, tous identiques, en épargnant quelques grands arbres, dans la hâte de laisser un *paysage*. Les grands-parents de l'enfant y vivaient désormais, et il confondait souvent la tendresse qu'il avait pour eux et les murs de brique beige et les toits de tôle.

\*

Vu à travers chaque fenêtre de la maison le monde est différent, et l'alternance de l'une à l'autre, traversées de soleil en ce temps égaré, lui suffit. Il cherche devant chacune l'inutile cohésion du paysage et se réjouit d'avance du ciel et de la terre, de la ligne inégale des

marronniers, des murs des maisons voisines percés d'autres fenêtres ouvertes où des enfants penchés comme lui regardent le jour qui tombe dans leur paume tendue.

\*

Vérifier la vie.

Il se souvenait d'avoir traversé un boulevard sans même y penser. Il s'était arrêté net, de l'autre côté, saisi par la précarité de son existence. Il fouillait sa conscience. Avait-il seulement traversé le boulevard ? Demeurée sans réponse, sa question en avait fait naître une autre qui lui semblait avoir tout autant de valeur : suis-je mort ?

Quelques secondes, l'idée de son corps sous les roues d'une voiture le tira de nouveau hors de lui-même. Il avait dû refaire en imagination chacun de ses pas avant de pouvoir repartir. « Voilà, pensa-t-il, une petite planche sur un petit fossé. »

À table, il vacilla tellement était grand le désir de se lever et de courir vérifier si la pièce d'étoffe nouée à la branche de l'arbre qu'il préférait entre tous s'y trouvait toujours. En regardant sa mère assise en face de lui, il se répéta qu'il n'était peut-être pas le seul à s'inventer ainsi des points de repère, le seul à inscrire partout le présent illuminant de sa vie et qu'il était peut-être lui-même un repère dans sa vie à elle. Transporté à cette idée, il résolut solennellement de ne jamais vérifier si l'étoffe tenait toujours, sans pour autant oublier ni le geste, ni l'arbre.

\*

L'enfant est couché dans sa chambre, attentif à la nuit qui hésite près de la fenêtre ouverte en faisant remuer doucement le rideau près de sa tête. La joue

écrasée contre le matelas, il essaie de se convaincre de l'importance de l'espace plat, de cette perspective tendue de coton bleu qui sépare ses yeux — son souffle bousculant les plumes — de sa main tendue loin de son visage, au bord du lit. Le parc, dehors, n'est pas loin et en se redressant sur son coude, il peut même entendre quelques bruits qu'il reconnaît encore avec plaisir : il sait qu'on joue là-bas à la balle sous les très hautes lampes qui grésillent. La ville pour lui n'existe pas plus loin que ce qu'il voit : quelques lumières.

*sentir l'immensité myope du soir*

Pour un instant, la vie se fixe toute seule entre sa tête et la fenêtre qui s'abîme. Ému, l'enfant écoute l'air du soir lui révéler son propre sommeil.

... là

*L'heure qui tremble et frémit de ses mille millénaires.*

Alain Grandbois

Si sa tranquillité, toujours provisoire, se maintenait, il pourrait peut-être tenir le coup jusqu'au soir et ne rien faire d'autre que marcher et regarder la ville sans se presser. Il s'était appliqué, en se préparant à sortir de sa chambre, à oublier son désir irritant de tout voir. Pourtant, assis maintenant à la terrasse aménagée sur le toit de *La Samaritaine*, un plan de Paris posé devant lui, il s'appliquait déjà à repérer les grands axes de la ville — ce que fait sans doute n'importe quel touriste — non pas pour dresser un itinéraire, mais pour saisir la ville d'un seul regard et avoir par la suite toujours, quoi qu'il fasse et dans quelque rue qu'il se trouve, la certitude d'être là. À tout moment il étirait le cou et cherchait. Devant lui, un peu sur sa droite, il reconnaissait l'Opéra Garnier. Tout à fait à sa droite, au loin, se dressait le dôme blanc du Sacré-Cœur. S'il se tournait vers la gauche, l'horizon se brouillait dans l'air éblouissant de l'avant-midi. En plissant les yeux il parvint à distinguer la silhouette des Invalides et la masse horizontale du musée d'Orsay. Il était si près de Notre-Dame que midi sonna sous sa table.

\*

Lorsque l'avion quitta le sol, il laissa comme d'habitude la jouissance un peu contrainte de la peur l'écraser

sur son siège. Il ne se préoccupa que de faire résonner en lui le vertige et le vide, convaincu que c'était dans les montées en apparence pénibles (comme si l'avion, parfois, reculait) qu'il s'imprégnait le mieux de la sensation de chute.

\*

Manifestement, il avait encore choisi de lire le mauvais livre au mauvais moment. Il lui suffit de remarquer, ayant relevé les yeux et regardé de l'autre côté de l'allée centrale, un jeune homme penché sur un livre plus gros que le sien pour qu'il se sente jaloux, à l'idée qu'un autre lise ce qu'il n'avait pas lui-même déjà lu. Il essaya, pendant quelques minutes, d'apercevoir le titre ou le nom de l'auteur, fut sur le point d'engager la conversation, mais sa timidité le retint et, agacé par le sentiment de sa médiocrité, il ferma la lampe au-dessus de sa tête pour s'intéresser au film.

\*

Juste avant de partir, il s'était assis à la table de la cuisine, et avait griffonné dans la marge du journal de la veille une petite note pour celle qui vivait avec lui et ne parlait pas. Il le fit sans la moindre inquiétude, ou plutôt dans la plus grande indifférence, ne pensant déjà qu'à lui, mais s'obligeant, pour la forme, à choisir des mots un peu tristes.

Tout en bas, il traça en lettres majuscules :

JE CROIS EN TON CŒUR ET JE ME DIS QUE JE N'AI PAS D'IMAGINATION, et ne signa pas.

\*



Pressé par le sentiment d'un manque, d'un retard, il passa les premiers jours à chercher partout une ville qu'il s'était imaginée et qu'il ne reconnaissait pas. « Ici je suis ce que je suis si je continue à marcher dans la ville. » Puis il se dit qu'elle ne lui apparaîtrait que par souvenir, une fois qu'il l'aurait quittée, et s'efforça de graver en lui tout ce qu'il croisait. Il passa ainsi plusieurs heures dans la cour intérieure du palais du Louvre à scruter les façades, les innombrables ornements, les statues, les colonnes, les couleurs de la pierre. Se levant enfin et quittant l'enceinte pour trouver quelque chose à manger, il oublia tout d'un coup et ne le sut même pas.

\*

Malgré sa fatigue et son désir de s'asseoir au plus vite à l'écart des rues, dans un jardin ou un parc, il s'obligea à s'arrêter devant l'étalage d'un bouquiniste, promena ses mains sur les livres, en retira un dont il chercha le prix, puis le replaça. Il fouilla encore un peu distraitement, écœuré par la multitude des titres jaunis. De l'autre côté de la Seine, de jeunes couples dormaient au soleil, couchés sur des sacs. Il se remit en route, évitant chaque étal de livres, traversa le pont de l'Archevêché et entra dans le petit parc qui occupait la pointe de l'île de la Cité. S'étant assis sur un banc, il ferma les yeux et voulut pleurer en pensant à toutes ces heures qui le séparaient encore de son rendez-vous du soir.

\*

Il se trouva au mémorial juif par hasard, ayant descendu l'étroit escalier de pierre dans l'unique but d'atteindre la Seine. L'escalier débouchait sur une petite

place tout en béton, entourée de hauts murs. Dans un des angles, on avait percé une ouverture près du sol. En s'agenouillant et en appuyant son visage contre les barreaux qui y étaient posés, il vit que la profondeur des murs était telle que l'ouverture ressemblait bien plus à un couloir qu'à une fenêtre. Au fond, il put voir l'eau noire de la Seine qui montait jusqu'au rebord, débordant parfois, sans doute au passage d'une péniche. Il se tordit le cou, s'appuya face contre terre pour tenter de voir la rive, la ville ou le ciel, mais sans succès. Il se releva en entendant des voix derrière lui. Un homme et une femme venaient de pénétrer sur la place et disparurent derrière un mur. Il comprit qu'une entrée se dissimulait là, qu'il n'avait pas remarquée. Il entra à son tour. À l'intérieur, il lut consciencieusement chacune des plaques commémoratives, et ne résista pas à la terreur et au calme qui l'envahissaient en se fondant l'un dans l'autre. Il prit pour des cris de douleur les rires de deux employés qui déjeunaient dans un des cachots, transformé en vestiaire et en entrepôt. Il sortit avec l'envie contradictoire de leur fracasser la tête et de s'asseoir avec eux pour manger et boire.

\*

Au Louvre, une touriste italienne qui s'amusait à grimper sur *L'Esclave agonisant* de Michel-Ange et à l'enlacer amoureusement pour que son mari la photographie se fit durement rabrouer par un jeune gardien, peut-être un étudiant. Il cria d'abord « S'il vous plaît », à plusieurs reprises et de plus en plus fort, jusqu'à ce que la femme se détache de la statue, un peu surprise mais encore souriante, puis l'insulta violemment en regardant tous les gens dans la salle avec mépris et exaspération, comme

---

s'il s'adressait à tous (lui aussi rêvait d'un Louvre silencieux et vide, désaffecté).

\*

Quand il passa au Jardin des plantes, il comprit plus que jamais auparavant ce qu'on voulait dire lorsqu'on disait « le *vieux* continent ». Les multiples bâtiments, bien sûr, croulaient sous des siècles d'activité. Mais les fleurs, les fleurs elles-mêmes, semblaient sales et poussiéreuses. En longeant les grilles de la ménagerie, il fut suivi par une autruche grisâtre et déplumée. Il quitta le quartier à la course, de crainte que le sol ne cède sous ses pas.

\*

Le moment venu, il marcha d'un pas léger pour rejoindre les Halles. C'était là qu'on l'attendait, c'était là qu'on le prendrait en charge, qu'on le guiderait dans les rues, entre les tables des restaurants et des bars sans qu'il ait besoin de faire autre chose que s'attacher aux pas de ses guides. Il perdit son temps — ce qui lui semblait permis pour la première fois depuis son arrivée — en errant dans les allées qui toutes portaient le nom d'un poète. Puis il s'immobilisa près de la fontaine et attendit. Quand ses amis vinrent à lui, il ne dit rien d'autre que « voilà un jour de passé » et se leva pour les suivre.

\*

À Perros-Guirec, il marcha sur la côte de granit rose (il lui sembla qu'on en avait exagéré la couleur).

À Paimpol, avec une amie, il arpenta les quais, s'arrêta pour boire un verre et demanda où trouver la célèbre falaise. On lui dit que la falaise n'existait pas.

À Dinard, il envoya une carte postale, après y avoir inscrit ces mots de Gertrude Stein :

*Et je suis ici et tu es là,  
et je suis ici et ici est là  
et tu es là et là est ici.*